Document generated on 05/09/2025 9:41 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Le Vieux -Sillery
Les états de l'habitat

Anne-Marie Dufour

Number 86, Fall 2000

Regards sur la ville

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16895ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dufour, A.-M. (2000). Le Vieux -Sillery : les états de l'habitat. *Continuité*, (86), 23–25.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

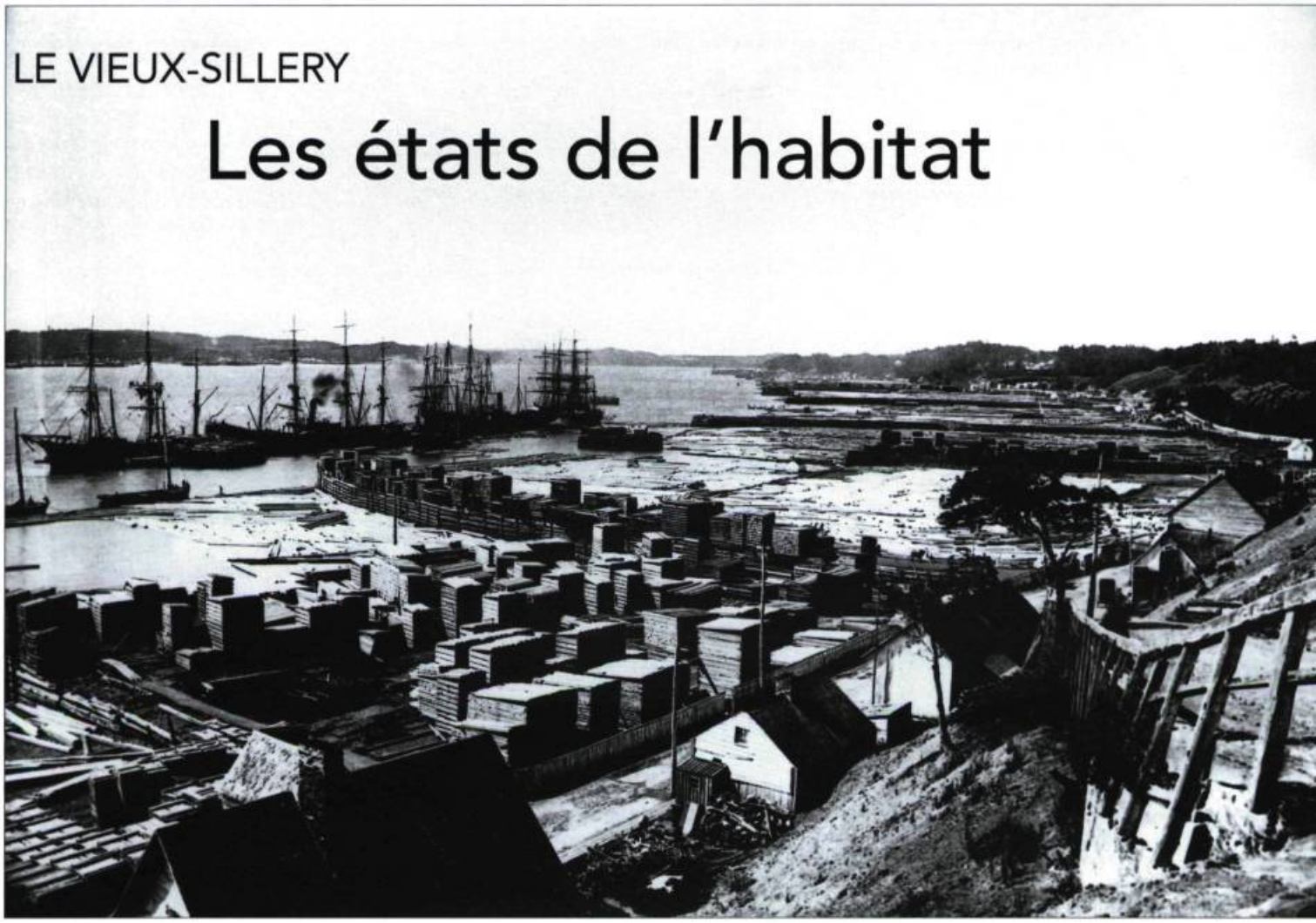
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE VIEUX-SILLERY

Les états de l'habitat



par Anne-Marie Dufour

Née de la nécessité, la maison ouvrière du Vieux-Sillery s'est modifiée au fil du temps jusqu'à répondre à des besoins en rupture totale avec ceux qui avaient présidé à son érection.

Partagée entre le haut et le bas de la falaise longeant le Saint-Laurent, la ville de Sillery, près de Québec, a connu un développement longtemps guidé par la présence du fleuve. Durant tout le XIXe siècle, dans les anses divisées en estacades, les ouvriers canadiens-français et irlandais entreposent le bois et le préparent pour l'expédier en Angleterre. Des scieries et des chantiers navals emploient un grand nombre de manœuvres et de journaliers.

Des bâtiments témoignent encore de ce passé industriel. Il s'agit de maisons construites au milieu du XIXe siècle pour la population ouvrière et regroupées en quatre agglomérations : Nolansville, près de la côte à Gignac, Bergerville, près de la rue Sheppard, le chemin des Foulons, qui longe le fleuve, et le secteur de la côte de l'Église, près de l'église Saint-Michel. Ces agglomérations, souvent appelées dans leur ensemble Vieux-Sillery, comptent encore une centaine de témoins d'architecture domestique typique des villages ouvriers de cette époque : des maisons québécoises à toit à deux versants, des maisons québécoises à toit brisé et des maisons *boom town*.

Sous une enveloppe récente se cache fréquemment une maison ancienne. En

Le chemin des Foulons vu de la côte de l'Église à Sillery dans les années 1880.
Photo : Livernois, ANQ-Q

effet, la petite maison ouvrière de Sillery s'est largement transformée pour suivre l'évolution des besoins. La façon d'habiter, d'occuper et d'aménager l'espace au moment de sa construction est bien différente des pratiques actuelles. Ainsi, un grand nombre de maisons ont vu leur volumétrie modifiée par un surhaussement, un agrandissement ou le creusement d'un sous-sol. Pour la moitié d'entre elles, les revêtements de murs et de toitures sont contemporains. Les traditionnels planches de bois ou bardeaux ont presque disparu et les toitures en tôle sont devenues rares. Les portes d'assemblage et les fenêtres de bois sont aussi fréquemment remplacées. Enfin, chambranles moulurés, planches cornières, appliques de bois aux lucarnes, écoinçons chantournés en bois ou corniches ornées en bois ou en métal ont disparu sur près du tiers de ces maisons.

À l'arrière d'une maison ouvrière du Vieux-Sillery, un agrandissement bien peu esthétique.

Photo : Anne-Marie Dufour

Les modifications effectuées peuvent être regroupées en deux grandes catégories : celles liées à la notion de confort et celles issues de l'évolution des modes de vie.

De plus en plus confortables

Le confort implique un rapport entre le corps et son environnement. Au-delà du confort purement physique (température, luminosité, humidité, ventilation, effort physique), ce rapport au corps fait aussi intervenir des concepts de pudeur, d'intimité ou de territorialité en limitant certaines activités à des lieux précis (cabinet d'aisance, chambre à coucher, etc.). En Occident, la notion de confort telle qu'on la connaît est étroitement liée aux discours moralistes hygiénistes des élites bourgeoises du XIXe siècle qui mettaient en évidence les concepts antinomiques propre/sale, jour/nuit, parents/enfants, public/privé.

La maison ouvrière non cloisonnée persiste durant toute la première moitié du XIXe siècle. Puis elle se divise progressivement en deux pièces dont une peut servir de boutique ou d'atelier. Les familles étant le plus souvent nombreuses, le confort se limitait principalement à la satisfaction de besoins élémentaires : manger et dormir. La maison étant trop exiguë pour devenir un véritable lieu de vie, les ménages investissent les espaces extérieurs. Les annexes se multiplient : atelier, poulailler, laiterie, « bécosse », remise pour le bois de chauffage, écurie, garage. La ménagère cultive souvent un petit jardin potager et des tâches telles que la préparation des confitures, la lessive ou la fabrication du savon ont lieu à l'extérieur. Finalement, les lieux publics, comme la taverne, le magasin du coin ou même la rue deviennent des lieux de convivialité entre les ouvriers.

Les critères de confort introduits au XIXe siècle ont été le fondement des principes modernistes du début du XXe siècle et prévalent encore aujourd'hui. Nous vivons de nos jours dans des maisons où les espaces sont spécialisés et où les activités domestiques sont privées, organisées et mécanisées. Comme les pièces abritent désormais une seule fonction, elles doivent se multiplier afin d'accueillir la totalité des activités domestiques et familiales. À Sillery, cette spécialisation graduelle des espaces explique certainement bon nombre des modifications volumétriques observées. On a ainsi pu intégrer une pièce pour la lessive, une salle de bains complète, agrandir la cuisine ou ajouter une pièce de vie ou une chambre. Ces agrandissements peuvent être externes : une adjonction est apportée à l'arrière ou sur le côté. Ils peuvent aussi être internes : le logement contigu est récupéré ou le sous-sol est creusé. Bien que l'on ne puisse dater ces modifications avec précision, tout porte à croire que la spécialisation des espaces est survenue durant toute la première moitié du XXe siècle. À cette époque, certaines innovations technologiques telles que l'aqueduc ou l'électricité font leur apparition à Sillery, diminuant par le fait même la polyvalence de certaines aires du logement.

Avant l'avènement de ces services publics, les tâches domestiques étaient éreintantes. À Sillery, le réseau d'aqueduc et d'égout, fonctionnel en 1925, a eu un impact important sur les usages quotidiens et sur certaines dispositions formelles de la maison. En effet, en plus de l'ajout de la salle de bains et d'une pièce pour la lessive, l'adduction d'eau à domicile a permis le développement de cuisines spacieuses et modernes. Devenue le lieu exclusif de préparation des repas, la cuisine se trouve rationalisée et peu à peu équipée de nombreux appareils destinés à alléger les tâches de la ménagère.

À Sillery, l'électrification des maisons des villages ouvriers a été réalisée autour de 1922. Les nouvelles technologies d'éclairage changent le rythme de vie, la vie active se prolongeant bien au-delà du coucher du soleil. C'est ce qui amène l'introduction d'une véritable pièce isolée des bruits et des odeurs de la cuisine : le séjour.

Enfin, les maisons ouvrières de Sillery ont été construites sur des fondations profondes d'au plus quatre pieds (1,2 m). On peut imaginer que la décision d'introduire un système de chauffage central avec une chaudière chauffée au bois, au charbon ou au mazout a amené le creusement de

sous-sols et la réfection des murs de fondation. On surhausse alors légèrement le soubassement et on améliore l'éclairage naturel dans ces nouveaux espaces. Dans les années 1960, le chauffage à l'aide de plinthes électriques a l'avantage de libérer le sous-sol d'une chaudière encombrante, salissante et qu'il faut entretenir et remplacer. Le sous-sol est alors aménagé en espace plus confortable. La cave, auparavant espace technique, devient un espace de vie. Plus récemment, le concept d'efficacité énergétique convainc peu à peu les propriétaires d'effectuer des travaux d'isolation. L'installation de matériaux isolants par l'extérieur peut certainement expliquer la destruction de certains revêtements originaux et d'ornements tels que les chambranles décoratifs ou les planches cornières. De plus, la recherche de fenêtres et portes plus performantes au point de vue énergétique amène le remplacement des fenêtres originales pour des modèles plus étanches.

Alignées le long de rues étroites, les maisons du Vieux-Sillery témoignent encore d'une certaine façon d'habiter la ville. Dommage que les matériaux d'origine n'aient pas toujours été privilégiés lors de leur rénovation.

Photo : François Rivard

La vie qui va

L'évolution des modes de vie transforme également la maison. Aujourd'hui, l'organisation du temps d'un ménage à revenus modestes est en rupture complète avec celle du siècle dernier. Les activités domestiques et d'entretien ne nécessitent plus le même labeur et les loisirs prennent de plus en plus de place. Indices de confort ou de bien-être, ils deviennent une des conditions de ce qu'on appellera la qualité de vie. Les habitudes d'entretien régulier des objets usuels et de la maison disparaissent peu à peu au profit d'habitudes de consommation. Désormais, tous les objets facilitant les tâches domestiques créent du temps « libre ». Ce temps sera utilisé à des activités de loisirs, généralement caractérisées par la spontanéité, l'évasion et surtout l'absence de contraintes et de responsabilités. On ne veut plus réparer ou repeindre régulièrement les revêtements, ornements, portes et fenêtres de bois. On les remplace donc par des matériaux pratiques qui ne demandent que peu d'entretien.

Jusqu'à la Révolution tranquille des années 1960, les familles ouvrières québécoises pratiquaient souvent la cohabitation, accueillant tantôt un enfant récemment marié, tantôt un parent veuf, des neveux ou des nièces, voire des orphelins. Le « surpeuplement » ainsi engendré a mené à des agrandissements à la maison. Plus tard, une fois les enfants partis, les parents âgés ferment des pièces ou profitent des espaces libres pour augmenter le niveau de confort. Dans certains cas, on subdivise la maison pour accueillir des locataires.

Au XIXe siècle et au début du XXe siècle, il arrive aussi fréquemment que certains membres de la famille exécutent à domicile de petits travaux industriels. En termes d'espace, cette activité s'accommodait la plupart du temps des possibilités existantes, mais elle provoquait parfois quelques modifications. À Sillery, les ouvertures agrandies et les portes supplémentaires en façade sont souvent le fait de l'installation d'un commerce ou d'un atelier (couture, cordonnerie, etc.).

Les maisons pourront-elles continuer à s'adapter à la vie qui change ? Le caractère unifonctionnel de chacune des pièces d'une maison ne s'accorde plus toujours aux besoins qui se complexifient. Les familles recomposées et le travail à domicile exigent parfois un réaménagement des lieux ou une entrée supplémentaire. La population qui vieillit a souvent besoin de logements fonctionels et faciles d'entretien.

Connaître le sens des transformations d'un habitat peut servir d'outil pour élaborer une stratégie de conservation évolutive et viable. Un juste compromis entre cette connaissance et les principes de conservation généralement reconnus par les chartes internationales permettrait de tenir compte des dimensions à la fois esthétiques et usuelles propres à l'architecture et plus particulièrement à l'architecture domestique.

Anne-Marie Dufour est architecte spécialisée en conservation du patrimoine.